

Les Flittas, étude ethnologique et sérologique.

In: Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, X° Série, tome 8 fascicule 5-6, 1957. pp. 329-340.

Citer ce document / Cite this document :

Auzas Colette. Les Flittas, étude ethnologique et sérologique. In: Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, X° Série, tome 8 fascicule 5-6, 1957. pp. 329-340.

doi : 10.3406/bmsap.1957.2683

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0037-8984_1957_num_8_5_2683

LES FLITTAS

ÉTUDE ETHNOLOGIQUE ET SÉROLOGIQUE

par M^{me} Colette AUZAS

La confédération flitta représente une fraction très particulière du monde arabe qui peuple l'Algérie. Elle s'en détache à la fois par ses caractères physiques et psychologiques. Bien que de religion musulmane, les Flittas ont conservé des rites et coutumes empreints de paganisme.

Nous allons essayer d'en faire une étude que nous aurions voulu plus complète. Les événements qui déchirent l'Algérie nous ont empêché de poursuivre nos investigations ; nous nous en excusons.

I. — ETHNOLOGIE.

Le pays flitta.

Les douars — sorte de hameaux — flittas s'inscrivent dans la région de Zemmora, région située au Sud-Est d'Oran.

C'est en quittant la fertile plaine de Relizane que le visiteur pénètre en pays flitta. Au pied de la montagne serpente le Chellif, fleuve imposant. L'ensemble du pays est mamelonné, nous ne sommes pas encore sur les hauts plateaux, mais les mamelons prêtent à la région un visage tourmenté. Une forêt d'oliviers sauvages s'étend là, saupoudrant tout d'une poussière d'argent. Les arbustes s'accrochent à flanc de coteau ; leur feuillage masque souvent l'entrée de grottes nombreuses et encore occupées.

L'ensemble du pays n'a pas l'allure hautaine de l'Ouarsenis qu'on aperçoit au loin, mais il n'a pas la monotonie de la plaine. C'est un pays pauvre, habité par un peuple de fellah, pauvres aussi sans doute, mais qui ne le quitte guère.

Historique.

C'est dans l'histoire générale du Maghreb que s'insèrent les faits relatifs aux Flittas. Nous allons donc évoquer les grandes phases de cette histoire et essayerons d'en dégager les répercussions sur la région qui nous intéresse.

Période romaine. — L'empire romain d'Afrique des débuts de l'ère chrétienne ne déborde pas sur le pays bauare (barbare) ; Zemmora fait partie du royaume d'Oranie ou royaume d'Altua. Les Romains, effrayés par son étrangeté, n'y font que des incursions militaires. L'influence romaine n'y pénètre pas. Les rapports sont plus ou moins épisodiques. Les habitants sont des Mauri, non romanisés.

Invasion vandale. — Les troupes de Genseric, parties de Tingi (Tanger) pour Cæsarea (Cherchell), vont traverser le pays bauare au v^e siècle. Des Germains resteront-ils en chemin et fusionneront-ils avec les autochtones ? L'histoire ne le dit pas, mais la légende dorée chante l'ancêtre blond.

Le pays sera d'ailleurs à nouveau balayé par la vague germanique, vague en retour lorsque, sous la pression byzantine, les Vandales se replient sur Tanger.

Première période arabe. — A l'assaut de Byzance succède en riposte immédiate la première invasion arabe. Nous sommes au vii^e siècle. Quels seront les effets de ce nouvel envahissement ? Il s'accompagne d'une résurrection du monde berbère. La formation des Etats berbères n'est point l'effet d'une révolte, c'est une sorte d'affirmation de soi, l'expression d'une vitalité que le temps n'a pas atteinte. Les Arabes ne s'implantent donc pas, ils se contentent d'installer des services administratifs. Notre région redevient donc, ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, un pays berbère.

Seconde période arabe. — Mais en l'an 441 de l'Ègire (1049-1050 de notre ère), le Maghreb tout entier connaît de nouvelles invasions. El Mostancer est alors souverain fatemide de l'Égypte. Les tribus hilaliennes, nomades du plateau d'Arabie, l'inquiètent. Il est las de leurs méfaits. Pour s'en débarrasser, il leur donne l'Ifrikia (le Maghreb).

Les envahisseurs, Hilals et Soleïm, se partagent le pays. L'Occident échoit aux Hilals, l'Orient aux Soleïm. Que va, de ce moment, devenir l'actuel pays flitta ? Pour Ibn Khaldoum, l'un des rameaux de la grande tribu hilalienne des Zoghba, la branche Soueïd va se détacher du tronc principal. Chez les Soueïd même, un conflit éclate, les Flittas se libèrent. Las de la vie nomade, ils choisissent de s'installer en Zemmora.

Quel est le sort réservé aux autochtones berbères ? Aucun document ne le mentionne. Sans doute fusionnent-ils avec les

Hilaliens, sans doute impriment-ils leur sceau à cette peuplade, nomade d'origine.

Période moderne. — Selon Toufik El Madani, les Flittas se sont fixés afin de mieux enseigner les sciences musulmanes aux autoch-

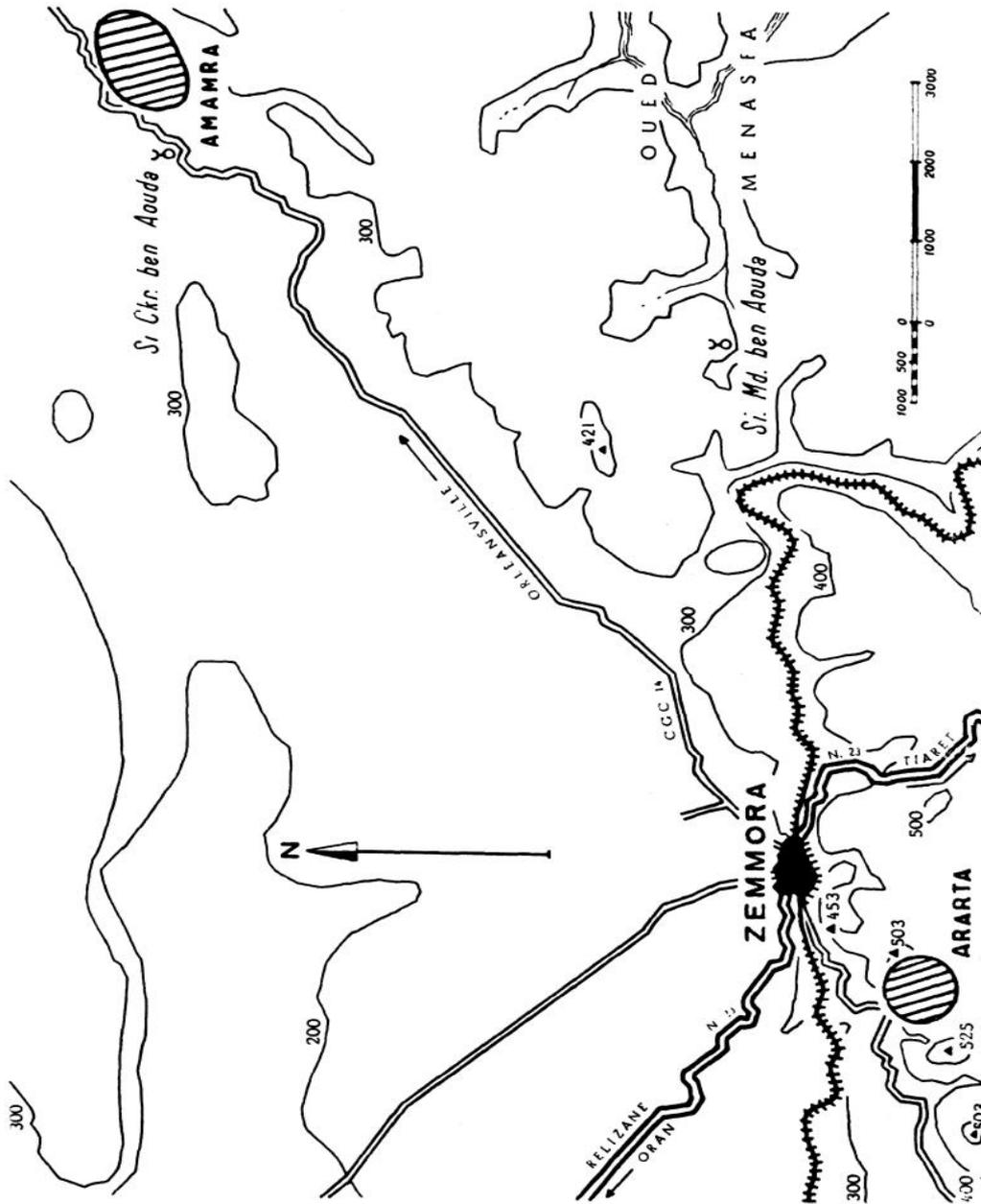


FIG. 1. — Situation géographique des tribus flittas.

tones berbères : les Beni Ourguène et les Djafar de descendance idrisside. L'Arabie semble assimiler la Berbérie.

La tribu acquiert alors une renommée mondiale. Des disciples viennent du Pakistan afin de mieux étudier. Il s'institue un courant d'échanges, mouvement double. De nombreux élèves s'établissent là définitivement.

Les Flittas et les relations extérieures. — Ainsi donc, et aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps, les occupants de la région ont été des Berbères que des Hilaliens ont absorbés. Peut-être une note germaine s'est-elle introduite là ? Mais d'un autre côté, et plus sûrement, l'Orient a teinté la population. Puis à partir du xiv^e siècle, les Flittas vont s'enfermer en eux, se refuser à toute ingérence étrangère, fut-elle de tribus voisines.

L'histoire des habitants du pays flitta n'est plus qu'une suite de révolte, qu'une chaîne d'actions d'une confédération qui se veut indépendante. Les mariages même avec les membres de tribus voisines seront défendus.

Ce mélange berbéro-arabo-asiatique, fondu au cœur de la forêt de Zemmora, entre en lutte ouverte avec tout nouvel occupant du Maghreb. Au xiv^e siècle, ils chassent les Méhals arabes venus d'Orient, puis s'inclinent. Mais selon l'expression de Stéphane Gsell, il y a de leur part « indifférence à l'égard de l'Etat, qu'on subit plus qu'on ne l'accepte ».

Les Mehals éliminés par les Turcs, les Flittas reprennent la lutte. Ils doivent s'incliner, reconnaître la suprématie turque, jusqu'à la conquête de l'Algérie par les Français. A nouveau, les Flittas se déclarent indépendants. Les escarmouches succèdent à la lutte ouverte. En 1848, un calme relatif s'établit. Sous les cendres, le feu couve. En 1864, la révolte violente éclate. Ce n'est qu'au mois de Septembre de cette même année qu'on enregistre la reddition définitive de la tribu.

Ainsi, pendant cette dernière tranche de leur histoire, les Flittas, organisés en une tribu autonome, fermée, montrent un caractère fier, vindicatif. Comme leurs lointains ancêtres, ils cherchent à se « libérer », à n'être que Flittas ; ils s'imperméabilisent aux influences extérieures.

Linguistique.

Le mot flitta semble avoir puisé ses origines dans le verbe « *falata* » qui signifie se libérer. Certains auteurs le rattache au mot berbère *ifflitsen*, de sens analogue.

En fait, si certains mots ont conservé des consonnances berbères, la langue mère est arabe. Les noms de lieux, pourtant, font penser à un peuple berbérophone. Tassalet, Tazorin, Tighedeght sont des survivances des temps bauares.

Composition tribale.

La tribu flitta se divise en cinq grandes fractions :

les Ouled El Aïd,
les Chelogh Kebbar

les Chelogh Seghar
 les Ouled Roumia,
 les Beni Lounia.

L'autorité va croissant des Beni Lounia aux Ouled El Aïd. On peut en donner la représentation schématique suivante :

Beni < Ouled < Chelogh < Chelogh < Ouled
 Lounia < Roumia < Seghar < Kebbar < El Aïd

Une famille coiffe de son autorité les cinq douaires, c'est la famille Ben El Hadj Djelloul. Son patriarche, le bachaga Ben El Hadj Djelloul, est le chef suprême des Flittas. Il détient le pouvoir civil et religieux, chaque membre de la tribu se soumet à son jugement, chaque fraction accepte ses décisions. C'est lui qui établit les contacts avec l'administration française.

Dans sa composition même, la tribu a donc conservé son autonomie. Elle reste l'image attardée d'une féodalité primitive qui tend à disparaître.

Mode de vie chez les Flittas.

Habitat. — Le douar, si ses habitants ne sont pas troglodytes, est bâti en pisé. Quelques maisons sont en briques. On note, çà et là, l'apparition de la tuile ; la facture des maisons s'imprègne petit à petit des procédés européens. L'évolution se fait lentement ; l'influence française pénètre insensiblement, modifiant très légèrement l'aspect du village.

A l'intérieur, la demeure ne connaît pas le meuble. Des nattes multicolores sont jetées sur le sol. Chez les moins pauvres, des couvertures bariolées s'entassent dans un coin, une table basse occupe le centre de la pièce. Pas de chaise. Celle-ci reste encore, dans beaucoup de maisons arabes, un luxe bien superflu.

Dans la cour fume le « canoun », fourneau de terre qu'on remplit de braises. Les femmes roulent la semoule, elles en font du couscous — plat national algérien — qui cuit à la vapeur dans de hauts « kesskess », sorte de marmite de paille.

Mœurs. — La vie est donc sensiblement la même qu'ailleurs en pays arabe. L'homme est agriculteur, il cultive de petits champs, ou s'emploie comme ouvrier agricole. Peu de Flittas sortent de leur état d'agriculteurs. Ils ne connaissent pas de fantaisie dans leurs cultures. Ce sont des céréales qu'on sème.

Les méthodes restent archaïques et les touffes de jujubiers continuent d'hérissier les champs. Elles sont sacrées, on n'y peut toucher. Si le Flitta fait de l'élevage, c'est pour son usage personnel, toujours au stade familial.

Tandis que l'homme est aux champs, la femme reste à la

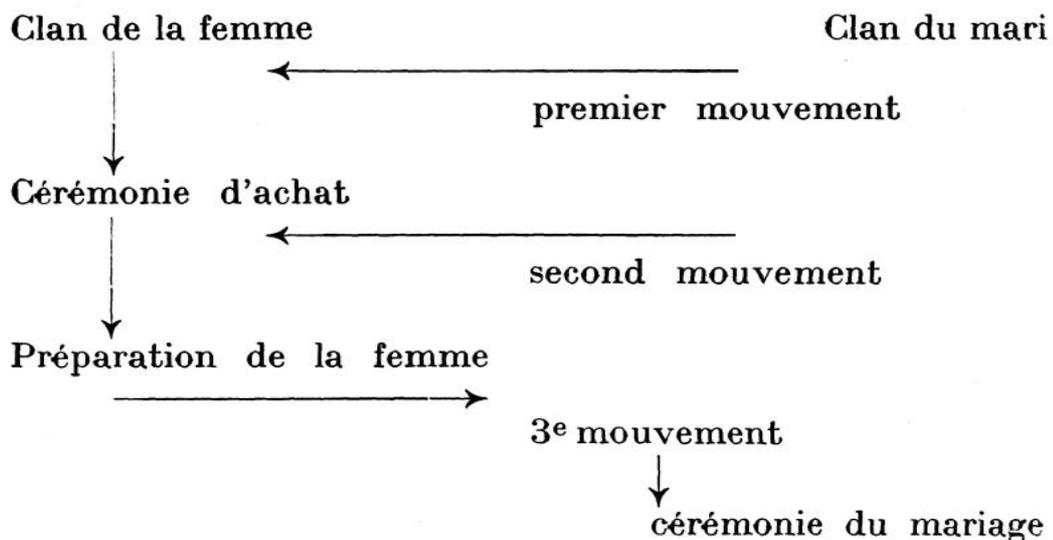
maison ; à ses occupations ménagères, elle ajoute la confection de poteries, d'ustensiles d'usage courant : c'est elle qui fabrique le tadjin (marmite) ou le canoun. De ses brebis, elle tisse la laine dont elle fait des « djellabas » (manteaux) ou des couvertures. Elle teint cette laine de couleurs toujours très vives. Ici encore, ce rudiment d'artisanat ne dépasse pas le stade familial.

Le refus d'expansion, corollaire du refus d'amélioration, est bien le trait dominant du caractère flitta.

La famille. — Tous les Flittas sont marqués à l'aile du nez du sceau tribal, un tatouage discret figurant un onze. Ce signe distinctif intègre l'individu à sa tribu. Au sein de la tribu se constituent les familles.

Le père est le chef de la famille. Il n'a en général qu'une femme à la fois, trop pauvre pour en posséder plusieurs. Ceci n'est pas absolu, rien ne condamne le Flitta à la monogamie. Ses fils et ses filles sont élevés dans la maison, ils lui appartiennent, les uns restent, les autres sont vendues en mariage souvent dès l'âge de onze ans.

Cérémonies du mariage



Le père achète la femme qu'il destine à son fils. Elle est payée à son propre père en argent ou en brebis. Le marché est conclu au cours d'un repas chez les parents de la fille. Seul les hommes y assistent. Quand arrive la date du mariage, les hommes du clan mâle se rendent chez la jeune fille. Elle a été préparée par un bain purificateur, et voilée ; elle est conduite jusqu'à la maison de son époux accompagnée de chants, de joyeux vous-vous. Des oriflammes multicolores claquent au vent. L'époux reçoit alors les éléments mâles de la famille de sa future femme. Il ne la connaît

encore pas. Ce n'est qu'après un copieux repas — un mouton sacrifié est rôti à la broche — qu'au milieu des cris et des chants, il soulèvera le voile de sa femme.

Pourtant la situation de la femme est bonne, meilleure que chez nombre d'autres tribus. Et lorsqu'elle vieillit, la femme, loin d'être chargée des corvées les plus dures, est respectée. Une certaine dignité familiale se dégage, bien que rien n'interdise à un grand père d'épouser sa petite fille.

La fille n'appartient plus à sa famille mais à celle de son mari ; il ne s'agit pas dans les tractations de dons. Nous sommes loin des pratiques du « potlatch ». C'est bien une vente qui est débattue au cours de la première cérémonie d'achat. S'étant mis d'accord, on peut alors adopter l'attitude de l'hôte.

La vie sexuelle des Flittas.

Nous avons interrogé certains Flittas mais leur réticence est grande. On nous a pourtant conduit à une étrange famille. Dans une maison vivent en commun des hommes et des femmes, tous malades mentaux. On les marie entre eux, un frère avec sa sœur. C'est sans importance nous a dit le doyen du douar, ils sont tous malades. La vie sexuelle est active, périodiquement les femmes sont enceintes, mais peu mènent leur grossesse à terme. Si elles accouchent, l'enfant est rarement normal. Malheureusement, une étude clinique de leur anormalité n'a pas été faite.

La femme Flitta, en général, accouche allongée, voire même accroupie. L'accouchement est une formalité banale qui n'interrompt pas le travail. L'enfant bandé est suspendu au dos de la mère. Il ne sera sevré que tard vers 3 ans. Jusque-là, la mère le porte sur son dos, le réchauffe de sa chaleur. Son sentiment maternel, s'il ne s'exprime pas, est très vif. Le médecin nous a raconté l'histoire d'une femme qui, affolée, avait marché un jour et une nuit dans le vent, dans la neige, était arrivée exténuée de froid, de fatigue, mais avait trouvé la force de lui mettre dans les bras un bébé mourant qu'elle avait tenu au chaud contre sa poitrine.

Doit-on voir, dans ce contact intime de la mère et de l'enfant, la cause de l'incapacité pour l'adulte de se libérer ? Ce lent sevrage, ces rapports de peau à peau si on peut dire, créent tant chez la fille que chez le garçon un cordon qui les relie à la famille. La fille passera directement de son état d'enfant à l'état d'épouse, initiée par la mère. Nous n'avons pu saisir le passage chez le garçon.

Religion.

Nous venons de voir que, somme toute, la vie familiale est très structurée chez les Flittas. Au sein de la famille, la femme occupe une situation qui, sans atteindre à celle de la femme kabyle, n'est pas mauvaise. C'est ce fait qui s'exprimera dans l'attitude religieuse de la tribu.

Les Flittas sont musulmans, d'obédience « *Rahmania* ». Leur patron est Sidi Mohammed Ben Aouda.

Sur un piton rocheux, dans la plaine de Relizane, en direction de Mascara, se dresse une petite construction blanche : le marabout de Sidi Mohammed. Qui est Sidi Mohammed ? On doit le considérer comme un des fils spirituels du grand saint de l'islam maghrebin, Sidi Mohammed Ben Youssef. Sidi Mohammed, plein de force et de sagesse, avait dompté deux lions qui gardaient l'entrée de la grotte où il s'était retiré. Des « esclaves » noirs apportaient à l'ermite une nourriture légère. On peut se demander si, chez nos Flittas, il n'y a pas eu infiltration de sang nègre. Ils s'en défendent mais... certains traits morphologiques éveillent l'idée du Noir.

Les Flittas se veulent à l'image du maître, sages, forts. Toute la tribu va, au cours d'une grande fête « *Aouda* », s'assembler dans la plaine.

La Aouda. — Un peuple multicolore, vivant, marche derrière deux lions apprivoisés. Les femmes se sont jointes aux hommes, fait très remarquable.

Puis, brusquement, crépitent les coups de feu. La « *fantasia* » (courses à chevaux) commence. Les salves de fusil se succèdent. Les cavalcades bruyantes, l'odeur de la poudre enivrent. Une frénésie collective s'empare de ce monde, hier si calme. On chante, on danse. Les foulards bariolés sont agités. C'est une explosion avivée par le chatoiment des couleurs heurtées des vêtements.

Survient l'épuisement. Les cris s'apaisent, chacun se retire et la plaine recouvre son silence. Le Flitta reprend alors sa vie uniforme que coupe, une fois l'an seulement, cette manifestation d'agressivité collective.

CONCLUSION.

Cet essai d'étude ethnologique nous permet donc de dégager certains faits.

Son histoire rattache le Flitta au Berbère, à l'Hilalien et au Pakistanais. L'élément prépondérant est sans doute l'Hilal, mais encore.

Par ses coutumes, le Flitta s'écarte du monde arabe proprement dit. Elles sont entachées d'un paganisme étonnant.

De par son attitude, le Flitta se place en marge, s'enferme en lui dans sa tribu, se refusant à l'influence extérieure.

Que nous apprendra l'étude anthropologique de certains d'entre eux ?

II. — LES GROUPES SANGUINS (1).

Notre étude se résume en tests sanguins effectués selon les méthodes classiques. Nous espérons pouvoir entreprendre un jour une étude anthropologique complète, c'est donc en attendant un simple document que nous présentons.

Les conditions de prélèvement méritent d'être rapportées.

L'Administrateur de la commune mixte et le médecin de colonisation ont aimablement mis à notre disposition une escorte et le camion sanitaire. Nous sommes donc allés, par des chemins boueux, jusqu'aux douars. Là le crieur de notre escorte a rassemblé quelques hommes. Mais la méfiance est grande. Donneront-ils leur sang ? on discute sans arriver à un résultat tangible. Alors nous faisons valoir notre dernier argument. Un kilo de semoule à qui se laissera piquer. Les paquets sont là, préparés par nos soins au Centre de Transfusion d'Oran. L'argument l'emporte et fièrement, bravement, un patriarche rejette sa djellaba, retrousse sa manche et tend son bras.

SYSTÈME A B O

Phénotypes	Nombres observés	Fréquences observées	Fréquences attendues	Nombres attendus
O	68	.3333	.3651	74,48
A ₁	44	.2157	.1946	39,70
A ₂	52	.2549	.2412	49,20
B	36	.1765	.1380	28,15
A ₁ B	0		.0367	7,49
A ₂ B	4	.0196	.0244	4,98
	<u>204</u>	<u>1.0000</u>	<u>1.0000</u>	<u>204.000</u>

Fréquences géniques.

Fréquence du gène A ₁	p ₁ =	.1163
Fréquence du gène A ₂	p ₂ =	.1744
Fréquence du gène B	q =	.1051
Fréquence du gène O	r =	.6042
		<u>1.0000</u>

(1) Recherche faite au Centre de Transfusion sanguine d'Oran ; Directeur : M. le D^r René SOLAL ; directeur-adjoint : M. le D^r W. HANOUN.

Avant de commencer nous les interrogeons. Nous essayons bien d'établir une filiation, essai infructueux, ils sont tous parents ce qui n'est pas faux, mais pas tout à fait vrai non plus. Le degré de consanguinité apparaît mal, le fil se casse en passant d'un douar à l'autre.

L'annonce du paquet de semoule a porté ses fruits. Les chefs de famille ont envoyé quérir leur monde. Les femmes se rangent d'un côté, les hommes d'un autre et par famille. Les enfants même sont là. Les tout petits — 5 à 6 ans — se laisseront piquer, sans un mot, sans une larme, mais diront un merci très enfantin en recevant un paquet de bonbons.

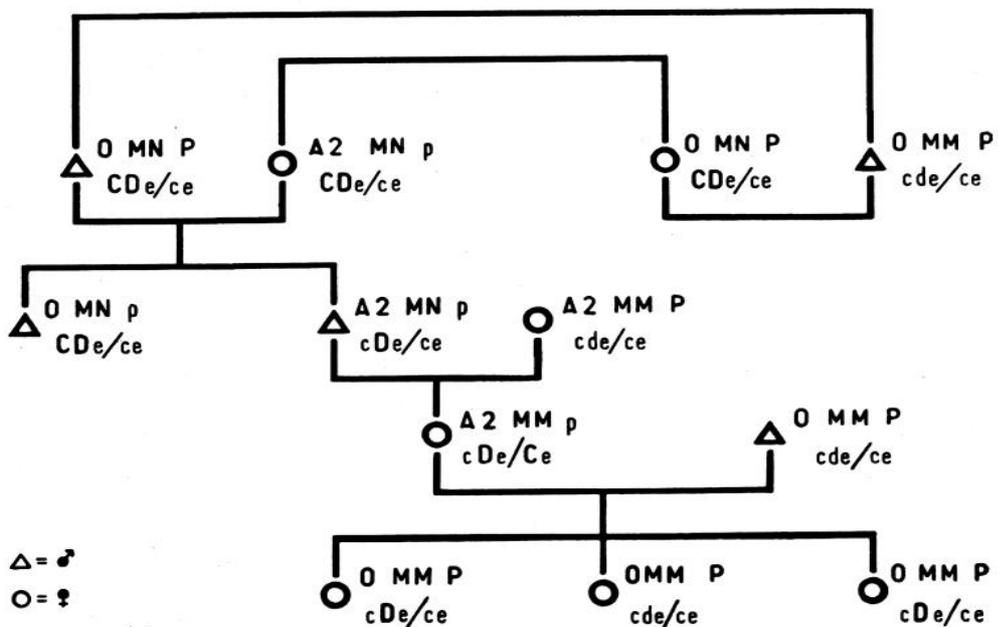
Le sang prélevé et étiqueté est placé dans des boîtes frigorifiques. Nous en ferons l'analyse à notre retour au Centre d'Oran, où sont préparés les portoirs.

En calculant d'après nos données un χ^2 nous obtenons :

$$\chi^2 = 11.06$$

pour deux degrés de liberté. Cette valeur de χ^2 tombe au-dessus de la courbe limite 5 %. On pourrait pour expliquer ces écarts avec les proportions théoriques invoquer la consanguinité, mais il nous a été très difficile d'établir les liens de parenté entre les différents individus testés. Ces individus appartiennent à 4 familles conservant des liens entre elles.

Le tableau suivant montre la complexité des unions.



SYSTÈME M N

Phénotypes	Nombres observés	Fréquences observées	Fréquences attendues	Nombres attendus
MM.....	52	.2549	.3233	65,95
MN.....	128	.6275	.4906	100,08
NN.....	24	.1176	.1861	37,97
	<u>204</u>	<u>1.0000</u>	<u>1.0000</u>	<u>204,00</u>

Fréquence du gène M = 0,5686
 Fréquence du gène N = 0,4314

SYSTÈME P.

Les résultats sont les suivants :

Nombres de P+	146
Nombres de P—	58
	<u>204</u>

Fréquence du gène P = 0,4668
 Fréquence du gène p = 0,5332

Les valeurs que nous présentons maintenant concernent le système Rhesus. Nos calculs ont été contrôlés et complétés par M^{me} Kopec, du Lister Institute, que nous remercions très vivement.

Le tableau donne les résultats de calculs effectués en admettant pour hypothèse de départ que tous les gènes E sont dans la combinaison chromosomique CDE.

Système Rhesus.

Phénotypes	Nombres observés	Fréquences observées	Fréquences attendues	Nombres attendus
CCDE	4	.0196	.0260	5,30
CCDee.....	33	.1618	.1774	36,19
CcDE	8	.0392	.0327	6,67
CcDee	102	.5000	.4625	94,35
ccDee	41	.2010	.2168	44,23
ccddee.....	16	.0784	.0846	17,26
	<u>204</u>	<u>1.0000</u>	<u>1.0000</u>	<u>204,00</u>

Fréquence des chromosomes :

CDE	= .0298
CDe	= .4212
cDe	= .2582
cde	= .2908

Le tableau suivant indique les résultats de calculs, l'hypothèse point de départ étant différente ; étant donné la rareté en général du chromosome CDE, et malgré l'absence du phénotype ccDE,

il est probable que le chromosome cDE existe dans la combinaison cDE/CDe (phénotype Ccde).

Phénotypes	Nombres observés	Fréquences observées	Fréquences attendues	Nombres attendus
CCDE	4	.0196	.0208	4,24
CCDe „.....	33	.1618	.1826	37,27
CcDE	8	.0392	.0312	6,36
CcDee	102	.0000	.4640	94,66
ccDE.....	0	.0000	.0067	1,37
ccDee	41	.2010	.2120	43,25
ccddee.....	16	.0784	.0827	16,87
	204	1.0000	1.0000	204,00

Fréquences des chromosomes

CDE =	.0237
CDe =	.4278
cDE =	.0061
cDe =	.2553
cde =	.2876
	<hr/> 1.0000

Notre intention n'est pas de tirer de conclusions de cette petite série de résultats. Nous avons vu qu'il est bien délicat de démêler l'histoire de nos Flittas ; les tests sanguins nous indiquent qu'ils s'écartent de la population musulmane d'Oran tout au moins, mais le fait de ne vivre qu'en vase clos peut expliquer les divergences que l'on peut relever.

D'autres études seraient à entreprendre qui viendraient confirmer ou infirmer les résultats de celle-ci.

BIBLIOGRAPHIE

- COURTOIS (Christian). *Les Vandales et l'Afrique*. Arts et métiers graphiques, Paris, 1955.
- DUNSFORD (Bowley). *Techniques in blood grouping*. Oliver and Boyd, Edinburgh, 1957.
- GAUTHIER (E.-F.). *Le passé de l'Afrique du Nord*. Payot, Paris, 1937.
- IBN-KALDOUN. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*. Traduit de l'arabe par le Baron de SLANE, Alger, 1852-1856.
- JULIEN (Ch.-A.). *Histoire de l'Afrique du Nord de la conquête arabe à 1830*, édition mise à jour par LE TOURNEAU, Payot, Paris, 1952.
- MERCIER (E.). *Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus récents jusqu'à la conquête française*. Leroux, Paris, 1888-1890.
- MOURANT (A. E.). *The distribution of the human blood groups*. Blackwell, Oxford, 1954.